« ÉLÉMENTAIRE, MON CHER WATSON !... »

Extrait d'un ouvrage non publié de Bernard SUZANNE écrit en 1993 et intitulé « Le philosophe retrouvé, une (autre) lecture des dialogues de Platon » *(les notes identifiées par des lettres minuscules ont été ajoutées en 2009 et sont regroupées à la fin du document).*

> *« Quand, une fois pour toutes, il a été écrit, chaque discours va rouler de tous côtés et approche pareillement ceux qui comprennent et ceux qui ne comprennent pas, ne sachant auxquels il doit parler et auxquels non. Qu'il devienne d'autre part objet de discorde et se voit injustement adresser des reproches, il a toujours besoin du secours de son père : lui-même en effet est impuissant à se défendre et à se porter secours à lui-même. »*
>
> *Phèdre, 275d-e*

Au terme de ce premier parcours complet des dialogues, qui, à mesure que nous avancions, prenait de plus en plus des airs de visite en bonne et due forme, que dire de notre hypothèse de départ ? [a] N'ayant pas voulu l'étayer par des arguments externes avant de l'avoir montrée à l'œuvre sur les dialogues eux-mêmes, nous nous proposons maintenant, s'il en est encore besoin, de lui prêter main forte par d'autres types de considérations.

Remarquons tout d'abord que, s'il était simplement question de montrer l'unité de la pensée de Platon à travers tous les dialogues, notre entreprise ne serait pas la première du genre. Schleiermacher déjà, au début du XIXème siècle, avait suggéré que les dialogues ne sont que le déploiement d'un plan raisonné d'éducation élaboré dès le départ et mis en ouvre par la suite [1, b]. Près d'un siècle plus tard, un américain, Paul Shorey, entreprit à son tour d'essayer de montrer l'unité de la pensée de Platon [2]. Dans son ouvrage *What Plato said*, publié en 1933, situant sa démarche par rapport à celle de Schleiermacher, il écrivait : « *La théorie selon laquelle tous les dialogues auraient été composés en tant qu'étapes d'un programme prédéfini d'enseignement philosophique est généralement attribuée à Schleiermacher par les platonistes allemands et les historiens de la philosophie, et, plus récemment, de manière surprenante, à l'auteur de ces lignes, qui est regardé comme ressuscitant cette thèse de Schleiermacher. Schleiermacher était quelqu'un de très intelligent. Quant à savoir s'il a effectivement soutenu cette opinion dans la forme extrême qu'on lui attribue, c'est une question sur laquelle nous n'avons pas à nous arrêter ici. De fait, tel n'est pas le cas. Mais encore une fois, il est évident qu'un interprète de Platon est en droit d'utiliser la part possible de vérité d'une telle opinion sans l'affirmer sous une forme dont le caractère hautement improbable au plan psychologique est évident pour tout lecteur sensé. Il n'est pas nécessaire de soutenir que toute la production littéraire de cinquante années fut consciemment planifiée et prévue dans la jeunesse de Platon pour penser que, pour certains problèmes présentés et apparemment laissés en suspens dans les dialogues mineurs, les solutions données dans la* République *étaient déjà présentes à l'esprit de Platon. Quelles sont les idées "ultérieures" qui sont ainsi anticipées dans les écrits "antérieurs", c'est là une question de faits ou de probabilité basée sur les*

---

[1] Ne parlant ni ne lisant l'allemand, je n'ai pas eu accès direct aux pages de Schleiermacher sur le sujet, qui ne sont, semble-t-il, que l'introduction à sa traduction des dialogues parue en 1804, et qui ne semblent pas avoir été elles-mêmes traduites en français. Mais plusieurs études sur Platon y font allusion, souvent pour les critiquer.

[2] *The Unity of Plato's Thought* est le titre de l'ouvrage qu'il publia en 1903.

données dont nous disposons. La déduction rigoureuse de toutes les conclusions à partir d'une hypothèse supposée n'apporte rien à notre compréhension de Platon. »

« *Il en va de même de l'opinion dominante de nos jours selon laquelle les dialogues sont et ne peuvent être qu'une révélation complète des progrès et de l'évolution de la pensée de Platon. Elle doit sa faveur actuelle pour partie à la place prédominante de l'idée d'évolution dans toute la réflexion moderne, pour partie à la prédilection des biographes contemporains pour l'étude du développement de la culture et de la pensée dans l'individu, pour partie au plus grand intérêt de la plupart des lecteurs pour les histoires de changement, de croissance, de progrès, bref, d'aventure intellectuelle. Mais, dans l'absolu, c'est uniquement une hypothèse qui doit être vérifiée comme toutes les autres. La vrai question est de savoir jusqu'à quel point un examen critique des écrits de Platon supporte cette hypothèse d'une série de changements et d'évolutions dans sa pensée. L'histoire de la philosophie abonde en exemples de philosophes dont les thèses principales étaient acquises et fixées dès avant l'âge mûr, aussi bien que de penseurs dont les idées évoluaient et changeaient en permanence. Pour déterminer à quel type se rattache Platon dans l'ensemble, il faut étudier attentivement les données disponibles, et non se limiter à des envolées lyriques sur la grandeur d'un esprit en quête perpétuelle, en éternelle recherche et en développement constant.* »[3, c]

Si j'ai tenu à citer intégralement ce long extrait, c'est qu'il pose parfaitement le problème. Shorey, tout comme moi, s'élève contre le darwinisme envahissant mis à toutes les sauces, et, dans le cas qui nous occupe, prêche pour plus de considération à l'égard du Platon des « premiers » dialogues, et, plus généralement, pour une approche plus unitaire de la pensée de Platon à travers les différents dialogues. Mais, s'il montrer bien que l'*hypothèse* d'une évolution de la pensée de Platon visible à travers les dialogues n'est bien qu'une hypothèse, qui, comme telle, doit être vérifiée, il reste cependant lui-même prisonnier d'autres hypothèses dont il n'a même plus conscience qu'elles ne sont que des hypothèses. Toute sa réfutation de l'hypothèse « *psychologiquement très improbable* » que tous les dialogues ont été construits selon un plan d'ensemble préétabli repose sur l'affirmation qu'il s'agit de la production « *de cinquante ans* ». Mais cela aussi est une hypothèse, qu'il conviendrait de valider !

Car on a trop tendance à oublier que, dès qu'on parle des *circonstances* de la publication des dialogues, *tout* n'est qu'hypothèses. Quand et pourquoi Platon écrivit-il ses dialogues ? Quand les publia-t-il, et même, les publia-t-il de son vivant hors de l'Académie ? Autant de questions auxquelles nous n'avons pas le moindre commencement de réponse. Tout ce qu'on en dit n'est que conjectures, le plus souvent récentes, qui n'ont guère plus de deux siècles pour les plus anciennes, et qui se recopient de manuel en étude, de commentaire en introduction. Rien ou presque sur le sujet dans les auteurs anciens, qui n'avaient pas en ce domaine les mêmes préoccupations que nous, et n'attachaient pas d'importance aux mêmes choses.

Les premières références explicites aux dialogues que nous ayons sont les citations qu'en fait Aristote[4]. Mais il s'agit là de travaux d'école, souvent de notes de cours, par un auteur qui passa vingt ans de sa vie environ à l'Académie, du vivant de Platon, comme élève d'abord, puis sans doute ensuite comme professeur. Elles ne nous sont donc pas d'une grande utilité pour déterminer si Platon a publié ses dialogues hors de l'Académie de son vivant. Et, comme nous ne sommes pas mieux lotis qu'avec les dialogues quand il s'agit de savoir quand furent écrits les traités d'Aristote, dont certains semblent même être des compilations de strates datant

---

[3] *Plato's Thought*, The University of Chicago Press, Chicago, 1933, ma traduction et mes italiques.

[4] Certaines ne sont que des allusions plus ou moins directes, parfois sans nom d'auteur, et sans titre d'ouvrage, quelquefois même attribuées à Socrate, en tant qu'interlocuteur du dialogue, mais quand on trouve dans la *Politique*, 1261a6 « *Est-il possible en effet pour les citoyens de mettre en commun les enfants, les femmes et les biens, comme dans la* République *de Platon (hôsper en tèi Politeiai tèi Platônos)* », ou dans la *Physique*, 209b11, « *Et c'est pourquoi Platon dit dans le* Timée *que la matière et l'espace sont identiques* », il n'est plus permis de mettre en doute la référence à un dialogue.

d'époques différentes, ces citations ne nous aident guère non plus à en déterminer l'ordre et la date de composition[5]. Quoiqu'il en soit, ils remontent au plus, si l'on admet que certains furent écrits ou commencés dès les années de l'Académie, aux dernières années de la vie de Platon, puisqu'Aristote arriva à l'Académie en 366 (on date le second voyage de Platon en Sicile de 367, et le troisième de 361) et dut sans doute y passer quelques années comme étudiant avant de donner lui-même des cours, [d] et donc de commencer à écrire le type d'ouvrages qui nous a été conservé de lui. Il est donc vain de chercher dans ces citations quoi que ce soit sur la date, l'ordre ou le mode de publication des dialogues.

Tout ce qui est antérieur, tous les essais pour retrouver des allusions à des dialogues de Platon dans des ouvrages contemporains, dans ceux par exemple d'Isocrate ou de Xénophon, ne s'appuient jamais sur des citations explicites, mais sur des parentés d'idées, plus ou moins vagues selon les cas, sans même que le nom de Platon soit mentionné. Toutes pourraient s'expliquer, s'il était démontré qu'il y a bien là allusion ou controverse mettant Platon en cause, par une tradition orale aussi bien qu'écrite : après tout, si Platon a enseigné à l'Académie pendant près de quarante ans[6], et y a vu défiler des générations d'étudiants issus des milieux les plus en vue qu'il formait à retourner dans la vie publique, il serait bien surprenant que, dialogues publiés ou non, le contenu de son enseignement fût resté ignoré du public cultivé ; et même si Platon ne s'est pas mêlé directement de politique à Athènes, il ne vivait sans doute pas en reclus dans son école, à preuve les voyages en Sicile, et ne refusait probablement pas la discussion à l'occasion en dehors du contexte académique, comme le laissent d'ailleurs entendre les fameuses traditions sur une (ou des) conférence(s) « sur le bien » que nous avons évoquées à propos du *Philèbe*.

Dans la littérature postérieure, quand on en arrive aux biographies de Platon, où se mêlent déjà, dans celles du moins qui nous sont parvenues par tradition directe ou indirecte, l'histoire et la légende, on ne trouve guère d'informations sur les questions qui nous intéressent ici : quelques allusions au fait que le *Phèdre* serait le premier dialogue écrit par Platon, « car le sujet a quelque chose de juvénile », selon la tradition rapportée par Diogène Laërce (III, 38), ou encore « parce que Platon recherche dans ce dialogue s'il faut ou non écrire », selon celle mentionnée dans les *Prolégomènes*[7] ; une tradition faisant lire le *Lysis* par Socrate dans le cadre d'une remarque laissant entendre que Platon le menait où il voulait[8], et qui semble n'être que l'occasion d'un bon mot pour mettre en évidence la distance supposée entre le Socrate de Platon et le vrai ; et, information sans doute un peu plus sérieuse, une mention du fait que les *Lois* étaient inachevées à la mort de Platon, et furent éditées par Philippe d'Opunte[9]. Bref, les anciens semblaient plus intéressés par l'ordre de lecture des dialogues que par leur ordre de composition ou la date de leur publication.

Dans ces conditions, on peut certes démolir l'idée que « *la production de cinquante années* » fut écrite à partir d'une idée initiale et d'un plan d'ensemble posé au départ, et je serai le premier à admettre le caractère « *hautement improbable au plan psychologique* » d'une telle hypothèse, mais il reste à établir qu'il s'agit bien de « *la production de cinquante année* », car cela aussi « *est uniquement une hypothèse qui doit être vérifiée comme toutes les autres* » !

---

5 Sauf dans un cas : en *Politique*, 1264b26, Aristote précise que les *Lois* sont postérieures à la *République*, donnant ainsi un crédit supplémentaire aux traditions rapportées par Diogène Laërce et d'autres.

6 C'est à ce compte que l'on arrive si l'on place la fondation de l'Académie, dont nous ne connaissons pas la date plus que celle de la publication des dialogues, vers 387, au retour du premier voyage en Sicile, comme on le fait généralement, et la mort de Platon en 347.

7 *Prolégomènes à la philosophie de Platon*, d'auteur inconnu, Les Belles Lettres, Paris 1990, dont les traducteurs situent la composition dans les milieux néo-platoniciens d'Alexandrie du VIème siècle.

8 Tradition que l'on retrouve, ici encore, à la fois dans Diogène Laërce (III, 35) et dans les *Prolégomènes* (3, 37).

9 Diogène Laërce, III, 37 ; *Prolégomènes*, 24, 13, sq.

On me rétorquera qu'il est tout aussi improbable qu'un artiste et penseur de la stature de Platon soit resté des dizaines d'années sans rien écrire, qu'une œuvre comme la sienne ne se réalise pas en quelques jours, que, même réduit à une période plus courte, le temps qu'il faut pour la produire est incompatible avec l'idée d'un plan préétabli, que les différences de style entre dialogues supposent de longs intervalles entre eux, que les « tics » de langage ou les effets de style probablement inconscients sur lesquels se base la méthode stylométrique sont le fait d'une évolution dans la durée, et que sais-je encore. Mais tout cela est-il aussi certain qu'on voudrait bien le croire ?

Et tout d'abord, notons que l'hypothèse « évolutionniste » est venue en réponse à l'assaut critique : au départ, la question n'était pas de savoir *quand* Platon avait écrit tel ou tel dialogue, mais *si* c'est bien lui qui l'avait écrit. Le critique se forgeait, Dieu sait comment, une conception de ce que devait être *le* style, ou *la* doctrine de Platon, puis, muni de cet étalon, éliminait sans pitié tout ce qui de cadrait pas avec lui [10], comme si un auteur ne pouvait varier son style [11], et qu'un philosophe ne pouvait écrire que pour énoncer une doctrine dûment élaborée. Devant les abus d'une telle approche, et en s'inspirant des doctrines en vogue alors, d'autres ont alors proposé comme *une explication possible* [12] des différences évidentes entre les styles de dialogues aussi dissemblables que, par exemple, le *Protagoras* et le *Sophiste*, ou celles supposées entre les « doctrines » extraites de différents dialogues, comme par exemple le *Phédon*, le *Parménide*, le *Sophiste* et le *Timée* [13], l'*hypothèse* que ces différences pouvaient s'expliquer par une évolution chez l'auteur, au fil des années de sa longue vie [14]. Et cette hypothèse en est venue peu à peu à masquer toutes les autres explications possibles, et à passer pour *la* vérité, tout comme la théorie évolutionniste de Darwin est devenu *la* vérité sur l'origine des espèces... Et la méthode stylomètrique est arrivée à point pour donner à ces hypothèses une vérification soi-disant « objective » et scientifique, qui n'a fait que conforter le « dogme ».

Ceci étant dit, que proposons-nous à la place des « hypothèses » que nous récusons ? Et bien, pour commencer, pas une hypothèse, mais un principe méthodologique, que Platon ne renierait pas, pas plus d'ailleurs que nos scientifiques contemporains : que ce n'est pas l'hypothèse qui doit contraindre les faits, mais les faits qui doivent servir à valider l'hypothèse. Or, les faits, dans notre cas, ce sont avant tout les dialogues eux-mêmes. Ce sont eux les plus assurés et les moins contestables des éléments dont nous disposons, et leur abondance contraste singulièrement avec la pauvreté des informations dont nous disposons par ailleurs. Si donc les dialogues semblent répondre à un plan d'ensemble, si leur étude approfondie donne une certaine vraisemblance à cette hypothèse de composition, alors on est en droit de chercher des hypothèses de publication compatibles avec ce que laissent supposer les dialogues, avant que de récuser l'hypothèse de composition au non d'une hypothèse de publication qui n'a d'autre solidité que celle que lui donne la vigueur avec laquelle elle est affirmée (sans preuves) par tous les commentateurs récents de Platon et le nombre des ouvrages où elle se trouve reprise (sans examen).

---

[10] Bien sûr, il n'est pas pour nous question de nier les aspects positifs d'une *saine* critique, mais simplement de montrer comment les excès d'une technique qui se cherchait encore, mise de plus parfois entre les mains d'ouvriers pas toujours très scrupuleux, a pu engendrer une réaction qui n'a pas nécessairement su éviter le même genre d'excès, dans une direction différente seulement.

[11] Que l'on pense par exemple à Victor Hugo, capable aussi bien d'écrire en prose qu'en vers, des romans historiques ou populistes, des drames, des poèmes intimistes, des épopées patriotiques, et que sais-je encore, et cela simultanément, et non successivement...

[12] C'est moi qui le dit, pas eux...

[13] Sans oublier notre cher Aristote, qui éclairait bien souvent de sa lanterne toutes ces recherches...

[14] Ceci se doublant parfois du fait qu'il fallait bien aussi trouver une évolution de Platon à Aristote, puisque le second suivait le premier dans le temps, et de ces deux-là à nous...

Bien sûr, il nous faudra aussi confronter ces hypothèses, de composition comme de publication, aux autres éléments en notre possession. Mais ce dont nous disposons en dehors des dialogues est si mince, et si sujet à caution dans son interprétation, que nous ne pouvons guère attendre un grand secours de ce côté, ni sans doute d'objections insurmontables. D'ailleurs, l'histoire de la critique platonicienne de ces deux derniers siècles montre qu'on peut faire dire à ces quelques éléments, comme d'ailleurs à la « psychologie » dont il faudrait faire preuve pour interpréter les données, à peu près ce que l'on veut.

Ces prémisses méthodologiques posées, quelle hypothèse proposons-nous ? Eh bien ! pas une, mais plusieurs, ou du moins des bribes d'hypothèses pointant dans diverses directions toutes compatibles avec notre hypothèse de construction. Car la première conséquence de notre lecture, si elle est fondée, c'est que l'ordre de composition devient maintenant tout à fait anecdotique. On peut penser que Platon a écrit ses dialogues dans l'ordre que lui dictait son plan, mais cela n'est nullement une obligation, et rien n'empêche même qu'il ait mené plusieurs dialogues de front. Par ailleurs, dans la mesure où nous ne savons pas si les dialogues ont été publiés en dehors de l'Académie du vivant de Platon, on peut même imaginer qu'il ait continué à les travailler de son vivant, après une rédaction initiale, comme le laisserait supposer une tradition rapportée par Denys d'Halicarnasse, selon laquelle « *Platon, à l'âge de quatre-vingts ans, ne cessait pas de peigner et de friser ses dialogues, et de les remettre en forme de toutes les manières possibles* »[15].

Si Platon a effectivement laissé les *Lois* inachevées à sa mort[16], il faut penser que la rédaction des dialogues, si elle fut bien le fruit d'un plan préconçu, prit place plutôt vers la fin de sa vie. Et même s'il est possible, comme nous l'avons fait remarquer en son lieu, que les *Lois* soient un cas particulier dans l'œuvre, ouvrage par hypothèse jamais achevé, au moins dans le détail, d'autres raisons nous poussent à la même conclusion, sur lesquelles nous reviendrons bientôt. Posons-donc pour l'instant comme élément d'hypothèse que Platon a écrit les vingt-huit dialogues que nous avons présenté comme un tout vers la fin de sa vie, et revenons aux objections que cette hypothèse fait naître.

Première objection : l'invraisemblance d'une telle production regroupée sur quelques années seulement (nous ne cherchons pas pour l'instant à chiffrer ce nombre d'années, et cela n'a d'ailleurs qu'une importance secondaire). Nous répondrons en prenant pour exemple Marcel Proust, qui a écrit la *Recherche*, qui est plus longue que tous les dialogues de Platon réunis, en treize ans, de 1909 à sa mort en 1922, avec une guerre mondiale au milieu, à partir d'un plan qu'il avait en tête depuis le début, et en consacrant la plus grande partie de ce temps, à augmenter, retoucher, « peigner et friser », la rédaction initiale, pour le plus grand malheur de ses éditeurs, et de la pauvre Céleste Albaret qui devait classer ensuite ses « paperolles ». Et si cet exemple semble par trop littéraire et autobiographique, nous avancerons celui de St Thomas d'Aquin, qui a écrit la *Somme Théologique* en sept ans, de 1267 à sa mort en 1274, interrompu par plusieurs voyages. Là encore, il s'agit d'un ouvrage dont la taille dépasse celle des dialogues, et pourtant d'un ouvrage, s'il en fut, qui obéit à un plan rigoureux jusque dans ses moindres détails. On me dira qu'il s'agit d'un manuel scolaire, scolastique même, écrit par un professeur qui avait pratiqué le genre sa vie durant. Et bien justement, Platon n'était-il pas, lui aussi, un professeur, et même l'ancêtre de tous les professeurs d'université, et n'avait-il pas pratiqué la méthode qu'il voulait éterniser par écrit sa vie durant ?...

Et est-il inconcevable que les dialogues aient été par lui prévus comme manuels à destination des élèves de l'Académie, plutôt que comme ouvrages pour le grand public, ce qui expliquerait qu'il ait pu les retoucher, s'il y a quelque fondement aux traditions en ce sens, sans que la postérité conserve plusieurs versions des mêmes œuvres, et ce qui est tout à fait consonant

[15] Denis d'Halicarnasse, *La composition stylistique*, 25, 32.

[16] Mais, après ce que nous avons vu de ce dialogue, sûrement pas loin de l'achèvement !...

avec l'une des traditions les mieux attestées, à savoir, la conservation des dialogues à l'Académie, et leur usage constant comme manuels d'instruction, dont témoigne encore les nombreux commentaires que, des siècles plus tard, les néo-platoniciens faisaient de ces œuvres. Certes, Platon disparu, il ne restait plus d'autre moyen d'étudier sa philosophie. Reste que, d'Aristote, ce ne sont pas les dialogues qui ont été conservés, mais des traités qui ont une allure autrement scolaire. Hasard de l'histoire ? Peut-être. Mais peut-être pas tout à fait quand même. De toutes façon, que les dialogues aient été destinés initialement à l'Académie ou à la publication, ils pouvaient dans un cas comme dans l'autre être conçus selon un plan d'ensemble. Pour ma part, je trouve l'hypothèse de la rédaction pour l'Académie plus consonante avec tout ce que je crois lire dans les dialogues, et avec l'esprit de Platon que je crois y déceler.

Seconde objection : comment imaginer Platon ne commençant à écrire que vers la fin de sa vie ? Mais tout simplement en l'écoutant parler, ou plutôt en le lisant ! Tout ce qu'il dit dans le *Phèdre* des pièges de l'écriture, que nous avons longuement cité en exergue aux différents chapitres de ce livre, [e] ne donne pas l'image d'un homme avide de concourir pour le Goncourt ou le Nobel. Et son souci de la perfection, son attachement à la vérité, sa haute conscience de la responsabilité de l'éducateur, le programme d'une éducation qui se poursuit jusqu'à cinquante ans et au delà, qu'il nous trace dans la *République*, tout cela ne cadre pas avec l'image d'un homme publiant des dialogues au fil des ans sur des sujets qu'il ne maîtrise pas, ou des ouvrages, tels le *Parménide*, le *Cratyle* ou le *Ménéxène*, qui ne pouvaient que semer le trouble dans l'esprit des lecteurs, comme ils le font encore de nos jours. Socrate n'avait rien écrit, et Platon avait une admiration profonde pour son maître ; faut-il imaginer que, sitôt celui-ci disparu, voire même avant selon certains, lui qui de tous ses disciples est celui qui l'avait le mieux compris, se serait mis à écrire, et pour dire quoi ? Ou bien qu'il savait, ce qui est en contradiction avec ce que lui avait appris Socrate, ou bien qu'il ne savait pas, ce qui ne justifie guère qu'on prenne la peine d'écrire, et explique sans doute justement pourquoi Socrate lui-même n'a rien écrit.

On me rétorquera que c'est pourtant bien ce que l'on trouve dans nombre de dialogues, en particulier dans ceux dits « socratiques ». Certes, mais si justement ces dialogues ne sont que les étapes d'un programme d'ensemble, et s'ils sont destinés à des étudiants dont on s'assure qu'ils poursuivent la démarche jusqu'à son terme, le problème n'est plus du tout le même. Il ne s'agit plus de lâcher seul dans la nature, sans contrôle sur ses effets, un ouvrage aporétique incitant au scepticisme, mais de pratiquer sur les élèves la méthode cathartique de Socrate qui avait si bien réussie avec Platon.

Si tel est donc le cas, me dira-t-on alors, pourquoi avoir attendu si tard pour écrire ce manuel du parfait philosophe ? À cela, plusieurs réponses sont possibles, et, ici comme ailleurs, il faut se rappeler que nous ne cherchons que le vraisemblable, et pas *la* vérité, et que nous devrons nous résoudre à ne jamais savoir ce qu'il en fut effectivement.

La première réponse possible nous est, une fois encore, donnée par le *Phèdre* : tant que Platon le pouvait, il lui suffisait d'écrire ses « dialogues » dans l'âme de ses élèves. Mais avec l'âge, et voyant ce que devenaient ses méthodes entre les mains des plus doués d'entre eux, un Aristote par exemple, ou un Speusippe, ou un Xénocrate, voyant comment un Denys de Syracuse s'emparait de quelques bribes de conversation avec lui pour en faire un ouvrage dont il s'attribuait ensuite la paternité, il en est peut-être venu à se dire qu'avant de mourir, il lui restait un dernier ouvrage à accomplir, et que, plutôt que de se taire pour toujours, il valait encore mieux laisser dans des écrits, qu'il essaierait de rendre aussi « vivants » que possible, les principes d'éducation qu'il avait mis au point sa vie durant. Je dis bien les principes d'éducation, et non les doctrines, car les doctrines, elles, ne se transmettent pas : elles ne peuvent que se suggérer, mais doivent en dernier ressort être la réponse personnelle de chacun, pour lui-même.

Reste que, ne sachant ni combien de temps lui a pris la composition des dialogues, ni donc quand il l'a entreprise, on peut supposer des « scénarios » plus nuancés, où cette rédaction aurait pu être entreprise, et mise au point, sur de plus longues années.

Nous pouvons chercher aussi des indications sur ce sujet dans l'autobiographie de Platon que constitue la *Lettre VII*. Là encore, nous trouvons des réflexions, que nous avons déjà citées, sur le fait que Platon n'aurait rien écrit, réflexions qui remontent à une période tardive de sa vie, puisque cette lettre, écrite après l'assassinat de Dion en 354, précède la mort de Platon de sept ans au plus. Mais si ce qu'il nous y dit, à savoir que « *de moi, en tout cas, sur ces sujets, il n'existe aucun écrit, et il n'y en aura jamais* »[17], reste difficile à interpréter rigoureusement, faute de savoir avec précision à quoi renvoie le « *là-dessus* », il y a peut-être un autre moyen de tirer des informations de ce document, et c'est celui du silence. Certes, l'argument du silence n'est jamais probant, mais il peut constituer un indice supplémentaire parmi d'autres. Ici, le fait à prendre en compte est que l'auteur ne fait jamais mention d'ouvrages de Platon que Denys, ou Dion, ou les destinataires de la lettre pourraient avoir lus, ou auxquels ils pourraient être renvoyés pour une meilleure compréhension des idées de Platon, malgré plusieurs instances où de telles références pourraient sembler naturelles si un ouvrage comme, disons, la *République* était alors dans le domaine public. Il n'y est jamais question que de conversations, de choses dites et entendues, jamais de choses lues, même quand on trouve, en 326b, ce qui pourrait passer pour une citation presque textuelle du credo central de la *République* sur les rois devenant philosophes ou les philosophes rois, ou en 334e-335a, dans les conseils aux destinataires, quelques lignes qui résument parfaitement certains des thèmes principaux du *Gorgias*, de la *République* et du *Phédon*[18]. Platon ne renvoie jamais ses interlocuteurs à des lectures qui pourraient remplacer, ou à tout le moins préparer, ses voyages, pas plus d'ailleurs que Dion n'est montré faisant lire à Denys des ouvrages dont, en tant que familier de Platon, il ne pouvait guère ignorer l'existence, s'ils avaient alors existés. Et quand Platon se plaint du plagiat de Denys s'appropriant dans un écrit ses idées à lui, il n'est encore question que de conversations, pas de lectures.

Certes, ce dernier exemple nous ramène à « ces choses » sur lesquelles Platon dit n'avoir jamais écrit. Et il est tout à fait possible d'interpréter cette phrase dans un sens restrictif où Platon dirait simplement qu'il n'a jamais écrit et n'écrira jamais d'ouvrage concernant ses doctrines, ce qui pourrait être vrai même si certains dialogues, ou même tous, étaient déjà écrits, si l'on admet que ces dialogues n'enseignent pas une doctrine, mais proposent un parcours éducatif. Mais on peut aussi penser que le contexte, et en particulier tout ce qui précède, où Platon décrit justement la méthode de « test » qu'il a employé avec Denys pour éprouver la sincérité de ses intentions philosophiques, renvoie à un domaine beaucoup plus vaste pour les choses sur lesquelles Platon dit n'avoir pas écrit.

Il y a aussi le fait que Platon dit non seulement n'avoir jamais écrit, mais encore ne devoir jamais rien écrire sur ces sujets. Mais, si Platon peut parler en connaissance de cause du passé, il ne peut donner le même caractère de certitude au futur. Et lui comme un autre peut avoir changé d'avis avec l'âge. Certes, si l'on prend l'interprétation maximaliste de ces lignes, cela laisse au plus sept ans à Platon pour écrire tous les dialogues, en supposant justement que ce soient ces réflexions qui lui aient finalement inspiré l'envie d'écrire cette sorte de « testament ». C'est peu, mais ce n'est pas impossible, puisque c'est le temps qui a suffi à Saint Thomas pour écrire la *Somme Théologique*[19].

---

[17] *Lettre VII*, 341c.

[18] « *Rien n'est digne d'être dit bien ou mal pour les êtres sans âme, mais cela convient à chaque âme, qu'elle soit unie à un corps ou qu'elle en soit séparée. Il faut donc toujours croire ces antiques et saintes doctrines qui nous révèlent que l'âme est immortelle, qu'il existe des jugements et qu'elle subit les plus grandes peines lorsqu'elle est séparée du corps.* »

[19] L'ouvrage était inachevé à sa mort, comme celui de Platon, et les dernières pages en furent achevées par un disciple à partir de ses notes ou de précédents ouvrages. Mais le plus gros de l'ouvrage était déjà achevé et les parties qui ne sont pas de sa main ne représentent qu'une faible proportion de cette Somme.

Les objections relatives au style, maintenant. Le style des dialogues socratiques est-il celui d'un vieillard ? Nous sommes là dans un domaine où la subjectivité est reine. Comme chacun sait, il y a des vieillards de trente ans, et des personnes de quatre-vingts ans qui ont gardé la fraîcheur et l'enthousiasme de la jeunesse. Le *Phèdre*, considéré par certains comme le plus « juvénile » des dialogues, est maintenant généralement considéré comme un « dialogue de maturité ». Bref, aucune critique sérieuse ne peut s'appuyer sur un argument si faible. On pourrait tout aussi bien s'étonner que l'art consommé de la mise en scène, la maîtrise du, ou plutôt des styles, la rigueur de la construction, la compréhension des points de vue en présence, que révèle un dialogue comme le *Protagoras* soit le fait d'un « débutant », et certains l'ont déjà fait.

On pourrait me dire que, débutant à trente ans ou débutant à soixante-dix, on n'en reste pas moins débutant, lorsqu'on aborde un art que l'on n'a pas pratiqué jusque là. À cela, on peut répondre que l'expérience accumulée pendant des dizaines d'années d'enseignement donne une maturité que n'a pas quelqu'un qui débute dans la vie, que l'histoire ne manque pas d'auteurs dont la première, voire la seule œuvre, fut un chef d'œuvre, et que rien n'interdit de penser que Platon se soit essayé pendant les années antérieures sur des textes à destination de ses élèves, qui n'avaient pas vocation à sortir de l'Académie, et qu'il ne conserva pas, une fois les dialogues réalisés. Quoiqu'il en soit, nous sommes ici encore dans le domaine de la subjectivité quand il s'agit de deviner ce qui aurait pu se passer, ce qui est vraisemblable ou pas.

La différence des styles entre groupes de dialogues ? Celle-ci peut très bien s'expliquer par la différence des sujets et la progression voulue par l'auteur en fonction de son plan. Platon a montré en plus d'une occasion sa capacité exceptionnelle à imiter les styles de ceux qu'il met en scène, au point que certains se demandent encore si le premier discours du *Phèdre* est de lui ou bien effectivement de Lysias. Il n'y aurait donc rien de surprenant de sa part à ce que son style évoluât en fonction des besoins de son plan. Les particularités plus ou moins inconscientes de style et de langage sur lesquelles se base la stylométrie ? S'il s'agit bien de caractéristiques inconscientes, il reste à prouver que les évolutions qu'elles manifestent ne sont pas possible en un temps plus réduit que ce que l'on suppose habituellement. D'une part nous ne savons pas si, dans le type d'hypothèse que je suggère, la rédaction des dialogues s'est étalée sur cinq, sept, dix ou quinze ans ; d'autre part, nous ne savons pas plus quels événements extérieurs ont pu troubler Platon pendant cette période, quelles interruptions cette rédaction a pu subir, quelles rencontres ont pu modifier son vocabulaire, bref nous sommes encore une fois dans l'hypothétique le plus complet. Et il reste à évaluer l'influence d'un simple changement de style voulu par le sujet sur ces particularités soi-disant inconscientes. Dans tous les cas, on remarquera que le plan que je propose ne viole guère l'ordonnancement résultant de l'étude stylométrique ; tout au plus s'agit-il d'une question d'appréciation de la vitesse à laquelle les changements pris en compte peuvent se produire chez un auteur...

L'évolution de Platon : est-il possible qu'un homme garde quatre-vingts ans les mêmes idées ? Ce n'est pas ce que nous prétendons, et nous ne nions pas que Platon ait pu évoluer en quatre-vingts ans. Ce que nous contestons, c'est que ses dialogues ponctuent cette évolution. Ce que nous suggérons, c'est que, si même ces dialogues retracent cette évolution, ce qui est fort probable, ils n'en sont pas moins l'œuvre d'un auteur arrivé au terme de cette évolution, et la remettant en scène à titre de procédé pédagogique pour d'autres, en tant qu'il la juge exemplaire et profitable pour ses élèves. Son évolution, Platon nous la retrace dans la *Lettre VII* et nous montre qu'il était arrivé au credo central de la *République* dès avant le premier voyage en Sicile[20], daté de 388, soit une dizaine d'années après la mort de Socrate, c'est à dire vers l'âge de quarante ans, et avant la fondation de l'Académie. Ce qu'il nous dit de lui avant nous montre plutôt un homme cherchant sa voie entre l'engagement politique et la réflexion philosophique, et ne nécessite nullement qu'on l'imagine produisant des ouvrages littéraires, même

[20] *Lettre VII*, 326a-b.

aporétiques ou apologétiques. Au contraire, une fois encore, nous pouvons parfaitement imaginer que le fruit de ses réflexions et la prise de conscience dont il nous parle, combinée à l'influence encore intacte d'un Socrate ennemi de l'écriture et des doctrines sures d'elles-mêmes, ait été d'abord la fondation de l'Académie et l'engagement dans le travail éducatif direct de personne à personne, avant que l'âge ne l'incite enfin à consigner par écrit son expérience pour la postérité.

On notera aussi que de tels scénarios laissent parfaitement la place, si l'on y tient absolument, pour des « doctrines non écrites », à quelques bémols près. « Doctrines » me semble un terme inadapté pour Platon. Qu'il ait été jusqu'au bout un « chercheur » en compagnie d'autres chercheurs, c'est ce que toute la tradition nous laisse supposer. Qu'il ait eu, sur toutes les questions qu'il se posait, et qu'il nous a posées, des réponses personnelles, réponses qui ont d'ailleurs pu évoluer dans le temps, pourquoi pas, sur certains points, jusqu'aux dernières années de sa vie, c'est plus que probable. Qu'en tant que « professeur », il ait débattu de ces questions avec ses collègues, voire avec certains de ses élèves, c'est encore vraisemblable. Qu'il ait présenté ses « doctrines », sur certains sujets du moins, sous forme de cours dogmatiques, c'est déjà moins certain ; dans le cadre de débats, à la rigueur. Quoiqu'il en soit, tout montre que ce qu'il a jugé digne d'être écrit, ce n'était pas le résultat mais la méthode ; que ce qu'il estimait important ce n'étaient pas les réponses données, mais les questions suscitées, non que les réponses fussent secondaires pour lui, mais parce qu'il jugeait vain de vouloir les imposer, et que le plus qu'il pouvait faire dans une démarche basée sur l'écrit, qui se voulait la plus vivante possible, c'était de les suggérer en posant les bonnes questions, comme l'avait fait Socrate avant lui, pour lui et pour d'autres. C'est pourquoi il ne parle jamais en son nom, et c'est pourquoi il tente de se faire pardonner cette ultime « trahison » à l'égard de la méthode de Socrate en faisant parler celui-ci, dont il venge ainsi la mémoire de la plus belle manière.

Ceci étant, qu'une chose soit claire : nous ne cherchons pas à démontrer quoi que ce soit ; tout juste à suggérer, et à affirmer la non invraisemblance de scénarios compatibles avec notre lecture des dialogues. Mais l'argument principal, ce sont les dialogues eux-mêmes, et c'est pourquoi nous avons commencé par eux. Pour le reste, que chacun veuille bien oublier ses « préjugés », ses « idées reçues » transmises de génération en génération, et revenir à la réalité des faits, à savoir, la pauvreté de notre information en la matière, et le danger des hypothèses qui deviennent certitudes sans qu'on s'en rende compte, par la seule force du temps qui passe. Et que l'on accepte de laisser parler Platon et ses dialogues, en faisant taire pour une fois les élèves trop bruyants et les continuateurs zélés, et en donnant congé au Sherlock Holmes qui sommeille en chacun de nous, et prend plus de plaisir à des constructions grandioses sur des indices dérisoires qu'à un travail de fond sur des données certaines[21].

Platon est bien assez grand pour se défendre tout seul, et son œuvre est la plus achevée de toutes celles qui nous restent des philosophes antiques. Mais il semble y avoir, de nos jours en particulier, un certain « masochisme » de la part de commentateurs qui s'interdisent, au nom d'on ne sait quel principe méthodologique[22], d'éclairer les dialogues les uns par les autres, comme s'ils avaient peur, ce faisant, d'avoir à remettre en cause les idées reçues... Et pourquoi

---

[21] Nous avons là peut-être une des raisons pour lesquelles on préfère bien souvent de nos jours revenir à tel ou tel présocratique, un Parménide ou un Héraclite en particulier (que l'on pense à Heidegger, par exemple), qu'en rester à Platon, ou même à Aristote : c'est que, devant une œuvre réduite à quelques fragments épars, on peut beaucoup plus facilement se livrer à ce jeu des reconstructions et laisser libre cours à sa propre philosophie sous couvert de commenter celle de son idole... Mais finalement, n'est-ce pas justement ce que Platon nous invite à faire, seulement sur un chemin autrement mieux balisé ?...

[22] Qu'une œuvre est un tout qui doit se suffire, que chaque dialogue doit être lu pour lui-même et sans référence aux autres, et que sais-je encore... Mais l'œuvre qui se suffit à elle-même, est-ce *Du côté de chez Swann*, *La recherche*, ou bien *Un amour de Swann*, qui n'est qu'une partie du premier, mais n'en a pas moins été publiée dans le Livre de poche, comme un volume distinct, et présente une réelle unité par rapport au reste ?...

diable n'aurions-nous pas le droit de lire l'*Alcibiade* à la lumière du *Banquet*, de la *République* ou des *Lois*, ou le *Charmide* à la lumière du *Critias* interrompu, ou encore le contraire ? Est-ce donc qu'on a peur d'y trouver alors ce qu'on s'étonne de ne pas y trouver lorsqu'on se prive de ces lumières ?... Qui donc a dit qu'on n'avait pas le droit d'utiliser la « théorie des idées », si théorie il y a, du *Phédon* ou du *Sophiste* lorsqu'on lit le *Lysis* ou le *Charmide* ?... Est-on bien sûrs, ce faisant, de ne pas injecter dans notre lecture la théorie qu'on veut y trouver, cette hypothèse d'évolution que l'on ne conserve que faute d'en trouver une meilleure ?... Ne serions-nous pas devant une pure et simple pétition de principe ?...

Si l'on peut trouver une manière de comprendre les dialogues dans la cohérence d'une interprétation unifiante, pourquoi faudrait-il la récuser d'avance, sous prétexte qu'elle viole tel ou tel dogme non démontré sur l'évolution supposée de la pensée de l'auteur ou la date hypothétique de publication de ses œuvres ?... N'est-ce pas respecter l'auteur que de lui accorder la présomption de cohérence tant qu'on n'a pu démonter autrement que par des hypothèses d'interprétation hasardeuses l'existence de discordances entre œuvres différentes ? N'est-ce pas prendre au sérieux un penseur que de supposer jusqu'à preuve du contraire qu'il prend la plume plutôt pour faire avancer la réflexion de ses lecteurs que pour leur faire partager ses doutes, surtout en un temps où la compétition entre universités et les nécessités économiques ne poussaient pas les professeurs à publier régulièrement pour étoffer leurs CV et arrondir leurs fins de mois ?

Et si l'on trouve que l'interprétation d'une pensée laisse encore une place trop grande à la subjectivité — je préférerais pour ma part parler de « consonance », et je pense, subjectivement j'en conviens, que Platon préférerait aussi ce terme — que l'on en reste à l'aspect formel, moins sujet à discussion. Certes, l'un et l'autre sont tellement liés — c'est même là le point de départ de toute notre réflexion — que l'on peut toujours accuser le commentateur de trafiquer son « plan » pour « prouver » ce qu'il veut démontrer, et la variété des plans proposés pour certains dialogues par les uns et les autres suffirait à montrer qu'il en est bien ainsi. Et est-ce en proposant nous-mêmes simultanément plusieurs plans pour un même dialogue que nous espérons rendre plus crédible une interprétation déjà sujette à caution dès l'abord ? Est-il vraisemblable qu'un auteur, qui risque d'avoir du mal à contraindre sa pensée dans un seul plan, se donne le mal d'en superposer deux ou trois sur la même œuvre ?...

Je n'en sais rien, je ne suis pas devin, et mes lectures sur le sujet m'ont appris à me méfier de l'argument « psychologique », de l'appel à la vraisemblance. La réalité dépasse souvent la fiction et les anciens nous ont surpris en plus d'un domaine, en nous montrant à quel degré de perfection pouvaient arriver des artistes, ou des sociétés, qui n'avaient pas les mêmes critères d'efficacité et de rentabilité que nous. En dernier ressort, je ne fais que constater. Certes, c'est bien moi qui fais les relevés topographiques et organise la matière en plans que Platon n'a pas attachés comme des modes d'emplois à ses œuvres. Mais combien faut-il de coïncidences accumulées pour que l'on commence à admettre que nous ne sommes plus en présence de l'œuvre du hasard ? Est-ce encore le hasard quand dans dialogue après dialogue, on trouve des équilibres plausibles qui semblent calculés à la page près ? Est-ce le hasard si des symétries multiples apparaissent lorsqu'on présente les dialogues selon le plan que j'ai proposé ? Est-ce un hasard si, comptant le nombre de pages totales que représentent les dialogues dans l'édition Estienne, et cherchant — pourquoi diable prendre cette peine ?! — le milieu de notre plan en nombre de pages, nous y trouvons... la mort de Socrate, à la fin du *Phédon*, c'est-à-dire l'événement qui a fait basculer la vie de Platon !...[23] Chacun de ces faits pris seul pourrait être un hasard. Mais leur accumulation devient quelque peu surprenante...

[23] Le compte de pages, arrondi pour chaque dialogue, auquel nous arrivons, est le suivant, les dialogues étant listés dans l'ordre du plan : *Alcibiade* : 32 ; *Lysis* : 20 ; *Lachès* : 22 ; *Charmide* : 24 ; *Protagoras* : 53 ; *Hippias majeur* : 24 ; *Gorgias* : 80 ; *Hippias mineur* : 13 ; *Ménon* : 30 ; *Euthyphron* : 16 ; *Apologie* : 25 ; *Cri-*

Mais alors, direz-vous, si tel est le cas, si Platon a bien organisé ses dialogues comme vous le prétendez, comment se fait-il que cette information se soit perdue, comment expliquer que nous n'en retrouvions pas trace dans nos documents ? Là encore, nous sommes de retour chez Sherlock Holmes, et je vois revenir au galop l'argument psychologique !... Que puis-je dire en réponse ?... Qu'un bâtisseur de cathédrales, un architecte de temple grec, ne grave pas le plan de son ouvrage sur la porte d'entrée ?... Mais, me répondrez-vous, le plan d'un édifice se voit au premier coup d'œil, sinon du sol, du moins avec un peu de recul. Et bien, qui vous empêche de voir les plans des dialogues ? Il suffit de prendre du recul !... Et si le plan des cathédrales peut se découvrir facilement, toutes les théories mystiques sur l'orientation, les dimensions, les proportions, et que sais-je encore, ne sont pas inscrites sur les murs. Platon pourrait bien n'avoir pas non plus voulu laisser à ses successeurs un mode d'emploi détaillé de ses dialogues et s'être contenté d'indications générales, d'indices, sur le fait qu'ils formaient un ensemble, un programme restant à adapter ; le plan de construction, les plans, pourrions-nous même dire, pouvaient conduire à une mise en œuvre souple, adaptable, qui n'imposait pas un seul ordre de lecture, qui permettait des retours et des relectures, des courts-circuits et des reprises. Reste que toute la tradition antique, elle bien attestée, nous montre les commentateurs, ceux de l'Académie en tête, dissertant sur l'ordre, *les* ordres de lecture des dialogues, sur leurs groupements en trilogies ou en tétralogies, et que tout cela vient bien de quelque part. Pourquoi Platon, et pas les autres ? Pourquoi lui le premier, sinon le seul ?[24] On peut y voir la marque organisatrice de bibliothécaires zélés, mais on peut tout aussi bien y voir la trace d'une tradition remontant à l'auteur, déformée par la suite des temps et les déplacements de centres d'intérêts des successeur de Platon à la tête de l'Académie. N'oublions pas que plusieurs centaines d'années séparent Platon des classements dont nous retrouvons la trace et que les « doctrines » soutenues à l'Académie ont évoluées avec le temps et l'évolution de la pensée ambiante. Si l'on veut chercher des « doctrines non écrites » chez Platon, pourquoi ne pas en chercher une dans une tradition orale de lecture et d'utilisation des dialogues, suggérée par l'auteur et adaptée par les successeurs, défigurée par des élèves peu scrupuleux, un apocryphe[25] par ci, un déplacement par là, jusqu'à ce que la tradition originale disparaisse sous les couches de peinture successives et les réaménagements intérieurs renouvelés, comme le plan original d'un édifice ancien auquel on a, au fil des siècles, ajouté une aile, abattu une cloison, surélevé un étage, remodelé un escalier...

---

ton : 12 ; *Banquet* : 51 ; *Phèdre* : 52 ; *République* : 272 ; *Phédon* : 61 ; *Cratyle* : 58 ; *Ion* : 12 ; *Euthydème* : 36 ; *Ménéxène* : 16 ; *Parménide* : 40 ; *Théétète* : 68 ; *Sophiste* : 52 ; *Politique* : 54 ; *Philèbe* : 56 ; *Timée* : 75 ; *Critias* : 15 ; *Lois* : 317. Ceci donne un total de 1588 pages pour l'ensemble, de 789 pages pour tous les dialogues jusqu'au *Phédon* inclus, contre 799 pour le reste. Sur un tel volume, et compte-tenu en plus des approximations dans le compte, l'écart entre 789 et 794, qui serait le milieu exact, selon notre compte, soit 0,6%, est insignifiant, et ne nous oblige même pas à nous retrancher derrière un éventuel inachèvement des *Lois* pour le justifier !

[24] Diogène Laërce nous parle aussi d'un arrangement des œuvres de Démocrite, fait par Thrasylle en tétralogie « comme pour celles de Platon » (IX, 45). Mais il s'agit là de traités plus proches de ceux d'Aristote que des dialogues de Platon, dont il ne nous reste pratiquement rien, et il est donc difficile de juger, au simple vu des titres, du caractère plus ou moins artificiel de ce classement, qui a pu justement être inspiré de celui des œuvres de Platon. Et quand bien même ils seraient deux, au temps des tragiques, à avoir voulu organiser leur œuvre comme un grand drame, quel mal y aurait-il à cela ?...

[25] À propos des dialogues suspects, une tentation est grande dans cette perspective, celle d'y chercher, dans certains au moins, non des ouvrages d'élèves et de plagiaires, mais les premiers essais du maître lui-même. Cependant, une première tentative en ce sens laisse peu d'espoirs, tant les dialogues en cause sentent leur copieur besogneux. Seul peut-être le *Clitophon* pourrait passer pour une ébauche de discours qui aurait pu trouver sa place dans les premiers livres de la *République*, à la place du discours d'Adimante ou de Glaucon, habillé ensuite par quelque disciple respectueux d'une vague mise en scène pour ne pas laisser perdre ce morceau du maître.

Notes complémentaires de 2009

[a] Ce texte constituait le chapitre 5 de l'ouvrage, et venait à la suite d'un chapitre qui commentait l'un après l'autre, dans l'ordre des tétralogies que je crois retrouver dans la structure d'ensemble des dialogues, les 28 dialogues qui en font partie, et se terminait par une section intitulée « *Le Philosophe* », qui est disponible par ailleurs sous ce titre sur ce site, comme le sont aussi les commentaires de certains dialogues, extraits du chapitre précédent de cet ouvrage. C'est cette structure en sept tétralogies qui constitue l'hypothèse dont il est ici question.

[b] Depuis l'époque à laquelle ont été écrites ces pages, le manque que je signalais alors dans la note 1, l'absence de traduction disponible en français de l'introduction de Schleiermacher à sa traduction en allemand des dialogues de Platon, a été comblée par la traduction qu'en a donnée Marie-Dominique Richard dans un ouvrage paru en 2004 aux éditions du Cerf, Paris : *Friedrich Daniel Ernst SCHLEIERMACHER, Introduction aux dialogues de Platon (1804-1828) – Leçons d'histoire de la philosophie (1819-1823), suivies des textes de Friedrich SCHLEGEL relatifs à Platon, traduction et introduction par Marie-Dominique RICHARD*.

[c] « *The view that all the dialogues were composed as parts of a preconceived program of philosophical teaching is usually attributed to Schleiermacher by German Platonists and historians of philosophy, and of late years, curiously enough, to the present writer, who is regarded as reviving this thesis of Schleiermacher. Schleiermacher was a very intelligent man. Whether he really held this opinion in the absolute form attributed to him we need not stop to inquire. As a matter of fact, he did not. But again it is obvious that an interpretation of Plato can make use of the possible measure of truth in this view without affirming it in a form the gross psychological improbability of which is apparent to any intelligent reader. It is not necessary to argue that the entire literary output of fifty years was deliberately planned and foreseen in Plato's youth in order to believe that for some of the problems presented and apparently left unsolved in the minor dialogues the solutions given in the Republic were already present to Plato's mind. Which of these "later" ideas are thus foreseen and anticipated in the "earlier" writings is a question of fact or of reasoned probability on the evidence. The rigid deduction of all conclusions from an assumed thesis contributes nothing to our understanding of Plato.*

Similarly of the prevailing opinion today that the dialogues are and must be a complete revelation of the progress and evolution of Plato's thought. It owes its present favor partly to the predominance of the idea of evolution in all modem speculation, partly to the predilection of the new biography for studying the development of culture and thought in the individual, partly to the greater interest for most readers of a story of change, growth, progress, and, as it seems, intellectual adventure. But taken absolutely, it is only a hypothesis to be tested like another. The real question is how far the critical examination of Plato's writings actually supports such an assumption of a series of changes and developments in his thought. The history of philosophy supplies abundant examples of philosophers whose main ideas are acquired and fixed before early middle life, as well as of thinkers whose thought is constantly evolving and changing. To which type Plato on the whole belonged is to be determined by close study of the evidence, not by rhetoric about the nobility of ever striving and growing and seeking. »

[d] Les études récentes sur l'Académie de Platon suggèrent que, là encore, nous sommes dans le domaine des conjectures : nous ne savons pas grand-chose de la manière dont elle fonctionnait, si bien que même la notion de « professeurs » et d'« étudiants » constituant deux groupes clairement distincts, les premiers donnant des « cours » que les autres suivaient, n'est pas assurée.

[e] Les extraits du *Phèdre* (et de la *Lettre VII*) cités en exergue des différents chapitres de l'ouvrage étaient les suivants :

Chapitre 1, *Un certain Platon* (résumé du peu que l'on sait de la vie de Platon) : « *Ceux, en tout cas, mon cher, du temple de Zeus à Dodone ont toujours prétendu que d'un chêne étaient sorties les premières paroles divinatoires. Ainsi donc, pour ceux d'alors, attendu qu'ils n'étaient pas sages comme vous autres les jeunes, il suffisait d'écouter un chêne ou une pierre, eu égard à leur simplicité de caractère, pour autant seulement qu'il parle vrai. Mais à toi, il importe sans doute de savoir quel est celui qui parle et de quel pays il est ; tu ne te contentes pas, en effet, d'examiner si cela est ainsi ou autrement.* » (*Phèdre*, 275b-c)

Chapitre 2, *Incertain Platon* (résumé du peu que l'on sait sur les circonstances et l'organisation de son œuvre) : « *De moi, en tout cas, sur ces sujets, il n'existe aucun écrit, et il n'y en aura jamais... Cependant, cela du moins je le sais, c'est que, par écrit ou en paroles, c'est moi qui en aurais le mieux parlé ; et si ce qui avait été écrit était mauvais, ce n'est pas moi qui en aurais été le moins affligé. Mais s'il m'avait semblé qu'on pût les écrire et les divulguer convenablement pour le grand nombre, qu'aurions-nous pu faire de plus beau dans notre*

vie que de mettre par écrit ce qui est d'une si grande utilité pour les hommes et d'amener à la lumière la nature de toutes choses. » (*Lettre VII*, 341c-d)

Chapitre 3, *Darwin chez Platon* (mes difficultés avec les hypothèses communément admises sur la manière d'organiser les dialogues dans une perspective « évolutionniste ») : « *Ne semble-t-il pas avoir jeté pêle-mêle les éléments du discours ? Ou apparaît-il que ce qui a été dit en second doive avoir été placé en second en raison de quelque nécessité, plutôt que n'importe quelle autre des choses qui ont été dites ?* » (*Phèdre*, 264b)

Chapitre 4, *Les sept piliers de la sagesse* (commentaire des dialogues pris dans l'ordre de mon hypothèse de structure, dans la perspective de cette hypothèse) : « *Mais ceci au moins t'apparaîtra, je pense, c'est que tout discours doit être constitué comme un être vivant, possédant un corps en propre, qui ne soit ni privé de tête ni privé de pieds, mais doté d'un milieu et d'extrémités, écrits de manière à convenir les uns avec les autres et à l'ensemble.* » (*Phèdre*, 264c)

Chapitre 5, « *Élémentaire, mon cher Watson !...* » (le texte ici présenté) : « *Quand, une fois pour toutes, il a été écrit, chaque discours va rouler de tous côtés et approche pareillement ceux qui comprennent et ceux qui ne comprennent pas, ne sachant auxquels il doit parler et auxquels non. Qu'il devienne d'autre part objet de discorde et se voit injustement adresser des reproches, il a toujours besoin du secours de son père : lui-même en effet est impuissant à se défendre et à se porter secours à lui-même.* » (*Phèdre*, 275d-e)

Chapitre 6, « *Suivez le guide !...* » (Platon éducateur ne cherchant pas à présenter *ses* théories, mais à guider ses lecteurs à travers un parcours éducatif) : « *Pardonne-moi, ô très bon. C'est que je suis de ceux qui aiment à apprendre. Et ce ne sont pas les grands espaces et les arbres qui veulent bien m'instruire, mais les hommes dans la ville. Toi, cependant, me semble avoir trouvé la drogue pour me faire sortir ; en effet, pareil à ceux qui conduisent des créatures affamées en agitant devant elles un rameau ou un quelconque fruit, toi, en me tendant ainsi des discours en feuillets, il paraît bien que tu me feras aller par l'Attique tout entière, voire même ailleurs où tu voudrais.* » (*Phèdre*, 230d-e)

Chapitre 7, *Aristote chez Platon* (Comment Platon peut-il nous aider à comprendre Aristote plutôt que le contraire) : « – *Qui donc, dit-il, me répondra ? Serait-ce le plus jeune ? Ce serait lui qui aurait le moins tendance à partir dans tous les sens, et qui répondrait le plus volontiers ce qu'il pense ; et en même temps, chacune de ses réponses serait pour moi une pause.*
– *Je suis prêt pour cela, Parménide, aurait dit Aristote ; car c'est de moi que tu parles en parlant du plus jeune. Je répondrai donc dans la mesure où tu interrogeras.* » (*Parménide*, 137b-c)